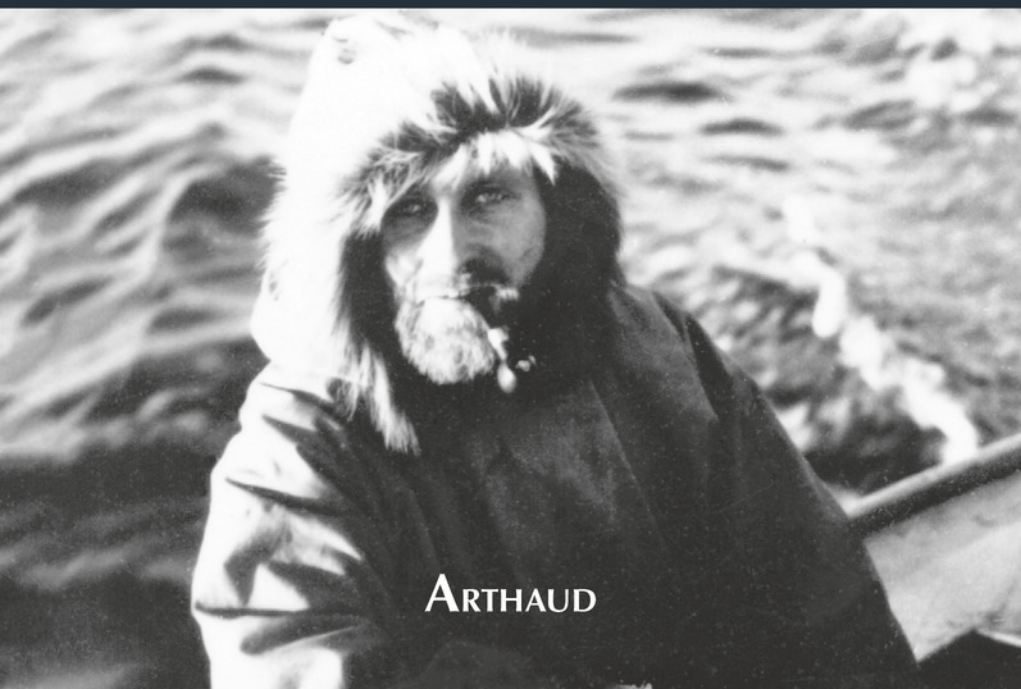


Anne Quéméré

L'homme qui parle juste

Récit



ARTHAUD

« La première fois que j'ai posé le pied sur le sol dénudé des Territoires du Nord-Ouest, je ne savais pas ce que j'allais trouver. Alors que je déambulais dans le hameau de Tuktoyaktuk, j'arrivais devant un étonnant bateau en bois, à ses pieds une sépulture où un nom était inscrit, *Father Robert Le Meur 1920-1985*. Ma curiosité était piquée... Un Breton enterré à Tuktoyaktuk, il fallait que j'en sache plus.

Très vite, je me retrouvai embarquée dans le sillage de ce jeune prêtre qui, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, avait quitté sa Bretagne natale pour s'engager jusqu'aux confins de l'Arctique auprès des Inuits. Ce pionnier, dur avec lui-même, va se mesurer à une nature impitoyable sans jamais renoncer à ses engagements. Et parce qu'en Arctique on n'a pas d'autre choix que "d'être ce que l'on est", ceux dont il partageait la vie le nommeront Oqayuyualuk, "l'homme qui parle juste".

Luttant lorsqu'il le fallait, espérant toujours et ne renonçant jamais, son existence est un magnifique hommage à tous ceux qui défendent avec humilité et détermination les peuples les plus isolés de notre planète. »

Anne Quéméré, née à Quimper, est une navigatrice de l'extrême. Elle a effectué deux transatlantiques à l'aviron en solitaire et sans assistance (2002, 2004), a traversé l'Atlantique et le Pacifique en «kiteboat» en solitaire et sans assistance (2006, 2011) et a été conquise par le Groenland en 2010, lors de l'expédition La Grande Dérive. En 2014, lors de sa tentative de traversée du passage du Nord-Ouest en kayak et en solitaire, Anne Quéméré découvre la tombe du père Robert Le Meur, enterré à Tuktoyaktuk.

L'homme qui parle juste

Anne Quéméré

L'homme qui parle juste

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2018
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0814-1499-0

À L'ATTENTION DU LECTEUR

Lorsque j'ai posé le pied, pour la première fois, sur les territoires dénudés de l'Arctique, je n'avais qu'un objectif en tête : traverser le mythique passage du Nord-Ouest en kayak et en solitaire. Ce défi, minutieusement préparé, était avant tout une performance sportive, et, animée d'une volonté à toute épreuve, je me sentais prête à surmonter les limites de l'impossible. Réaliser ce rêve était mon seul Graal, ma seule liberté.

Mais nos folles équipées se déroulent rarement comme nous les avons planifiées. C'est d'ailleurs cela qui fait toute leur saveur. Il suffit parfois d'une rencontre inattendue pour que, tout à coup, le voyage en soit irrémédiablement bouleversé. Certains choisissent de poursuivre leur route, sans se laisser distraire de leur but premier. D'autres, au contraire, prennent alors conscience qu'au fond de d'eux quelque chose a

bougé et que, désormais, rien ne sera plus comme avant.

Ce jour-là, le vent soufflait fort sur la toundra... C'était la fin du mois de juin 2014, et je venais tout juste de débarquer à Tuktoyaktuk – un petit hameau inuvialuit posé sur les rives de la mer de Beaufort. Arrivant d'Inuvik – un village situé quelques centaines de kilomètres plus au sud –, je décidai de m'offrir ma première véritable escale, après des jours de navigation en kayak le long du fleuve Mackenzie. Les conditions météorologiques étaient mauvaises, de violentes rafales chahutaient mon frêle esquif et rendaient ma progression difficile. Je décidai d'attendre une accalmie avant de reprendre la mer.

Les chemins sablonneux guidèrent mes pas jusqu'à un étonnant navire : une lourde goélette en bois peint, gris et rouge, posée à même le sol. « Our Lady of Lourdes » s'y détachait en lettres noires sur ses flancs arrondis. Je tournais autour, me posant mille et une questions, quand je remarquai sur son tribord une sépulture entourée de petites barrières blanches. Des couronnes de fleurs en plastique étaient disposées en plein milieu, cachant presque une stèle. Je distinguai un nom, « Father Robert Le Meur », ainsi que deux dates, « 1920-1985 ». Le Meur ! Ce patronyme fleurait bon ma Bretagne natale ! Un

Breton enterré à Tuktoyaktuk ? Il fallait que j'en sache davantage !

De retour chez moi, dans le Finistère, je profitai d'un entretien avec un journaliste local pour évoquer la tombe de ce père Oblat de Marie Immaculée. Pour le peu que j'en avais appris à son sujet, il m'avait semblé encore très présent dans le cœur des Inuvialuits qui l'avaient côtoyé pendant de longues années. Peu après la parution de l'article, je reçus un courriel de l'un des neveux de cet homme. Il avait lu mon interview et était désireux de me rencontrer. C'était parti ! Très vite je me retrouvai embarquée dans le sillage de ce jeune homme de vingt-cinq ans qui, au lendemain de la grande guerre, avait accosté à New-York avant de monter à bord d'un train l'entraînant, cahin-caha, à travers tout le continent nord-américain, jusqu'aux confins du monde.

Je l'imaginai sans peine sur une barge chargée de vivres et de matériel, descendant le long du majestueux fleuve Mackenzie qui se faufile jusqu'à l'Océan Arctique. Quelle audace et quelle conviction il lui avait fallu pour s'aventurer dans cet interminable et périlleux voyage à destination du mystérieux Grand Nord !

À Tuktoyaktuk, les gens sont intarissables lorsqu'il s'agit de parler de leur univers si singulier ;

L'homme qui parle juste

ils le sont tout autant lorsqu'ils se remémorent le père Le Meur. Ils se plaisent même à dire qu'il était un des leurs. Oqayuyualuk – « Celui qui parle bien », ainsi qu'ils l'avaient baptisé – n'était pas inuvialuk de sang mais, assurément, de cœur. Cet étonnant missionnaire, doté d'une étoffe de pionnier, vécut presque quarante ans en Arctique. Loin de se cantonner à un rôle d'observateur, il n'eut de cesse de protéger les intérêts des communautés inuites. Témoin de leur sédentarisation, de l'installation de la Dew Line, du boum pétrolier et de ses conséquences désastreuses, il apprit l'inuvialuktun pour mieux l'enseigner aux enfants des villages alentour, afin que ces derniers retrouvent une identité dont ils avaient été dépossédés. Il monta la première radio locale à Tuktoyaktuk, rapprochant ainsi les communautés isolées, et se fondit littéralement dans le mode de vie inuit.

Comment imaginer que notre rencontre fut le simple fruit du hasard ? Chaque récit, photo, lettre ou document recueilli est un tel cadeau précieux. Et que dire de ces rencontres que la simple évocation de son nom a provoquées ? S'il est vrai que je me suis largement inspirée de ses *Mémoires de l'Arctique*, rédigés alors qu'il était installé dans le Grand Nord depuis une trentaine d'années, je me suis également autorisée beaucoup de libertés pour retracer sa vie. Loin de moi

À l'attention du lecteur

l'idée de déranger ce qui a été ! En comblant les blancs, j'ai simplement souhaité créer un lien profond, entre lui et nous. Peu enclin à dévoiler ses sentiments, encore moins ses désarrois, cet humaniste dans l'âme, exigeant avec lui-même et fidèle à ses engagements, m'a permis de comprendre que le monde ne se limite pas à la seule perception qu'on en a. Luttant lorsqu'il le fallait, espérant toujours et ne renonçant jamais, il a rendu tout au long de son existence un magnifique hommage à tous ceux qui n'ont eu de cesse de défendre avec humilité et détermination les peuples les plus isolés de notre planète.

Mais n'est-ce pas là que se niche le vrai sens de la vie ?

Anne Quéméré

PROLOGUE

L'après-midi promet d'être chaude, peut-être la plus étouffante de ce mois de juillet. Perché au quarantième étage d'un building étincelant, Angus jette un coup d'œil par la baie vitrée surplombant le bras de mer de False Creek. Il laisse son regard se perdre dans l'infini du ciel et du paysage mêlés. Ici, la nature est partout.

Au loin, les montagnes glissent vers le bleu de l'océan. En bas, la ville s'agite encore, mais, dans quelques heures, les cols blancs désertent les bureaux et la paix gagnera le quartier. Angus ferme les yeux pour résister à l'envie soudaine de quitter son luxueux cabinet. Personne n'en saurait rien. Il suffirait de descendre jusqu'au port, de larguer les amarres et de prendre le large. Son voilier l'attend sagement à la marina, située à quelques pas de son bureau. Ni vu, ni connu, tirer des bords vers l'île Bowen et, pourquoi pas,

s'offrir en fin de journée une escapade gastronomique au Raintree. Il apprécie l'atmosphère chaleureuse de l'établissement et, surtout, sa cuisine raffinée. Prendre un peu de temps pour lui et rentrer à la nuit, voilà un programme irrésistible ! Après tout, il n'a de compte à rendre à personne.

Mais la pile de dossiers entassés sur son bureau se rappelle à lui. S'il ne traite pas les affaires en cours, il devra tôt ou tard mettre les bouchées doubles. Au fil des années, il s'est constitué une clientèle qui lui fait une confiance absolue, et, en retour, il ne lui a jamais fait défaut. Il n'osera pas demander à sa secrétaire, si dévouée soit-elle, de justifier sa soudaine absence. Il est devenu un expert reconnu en droit de l'environnement. Les consultations, les rédactions d'écritures et les plaidoiries ne lui laissent que peu de répit. Toutes ces contraintes, il les a acceptées en connaissance de cause. Pas question de perdre sa crédibilité vis-à-vis de ses clients pour une promenade en mer ! Mais tout cela manque cruellement de vie.

Angus se résigne à tourner le dos au sublime panorama. Il reprend l'épais dossier sur lequel il était en train de plancher. Une affaire de pluies acides qui défraye la chronique. Et qui lui laisse un goût d'amertume. Il ne fait pas le poids pour défendre une telle cause, mais il ne peut s'empêcher d'espérer. Il attend beaucoup des pourparlers

Prologue

récemment engagés entre les gouvernements canadien et américain.

Il doute, pour la première fois dans sa carrière d'avocat. Il a accepté cette affaire sans en mesurer tous les enjeux. Au fil des dossiers, il découvre que l'appétit des multinationales pour les ressources naturelles est insatiable et qu'elles sont prêtes à tout pour arriver à leurs fins. Les forces en présence sont si inégales que ses redoutables effets de manche n'y pourront rien, hormis brasser de l'air. Lui, le *self-made-man* qui a atteint les sommets, ne supporte pas l'idée de ne pouvoir faire plier ses adversaires. Tout lui semble pesant soudain. Jusqu'à cette ville qui lui est devenue peu à peu étrangère. Dressée au bord du Pacifique, adossée aux montagnes Rocheuses, au beau milieu d'un fouillis de péninsules ourlées de forêts et de plages, Vancouver l'a pourtant séduit au premier regard quand il s'y est installé quinze ans plus tôt. Le concert des Doors au National Exhibition Coliseum avait été une incroyable entrée en matière. L'ONG environnementaliste Greenpeace s'était présentée aussitôt pour devenir l'une de ses premières clientes, l'insouciance des gens qui vivaient ici avait achevé de le conquérir. À l'époque, il était jeune, porté par ses rêves, débordant d'ambition. Le monde lui avait ouvert ses portes, il s'y était engouffré sans réfléchir, le sourire aux lèvres.

Que s'est-il passé ? Tout ce qui l'avait séduit à son arrivée a perdu son charme aujourd'hui. Certes, il s'est fait des amis, rencontrés au yacht-club, sur un green ou au bureau, rares sont les week-ends où il n'est pas convié à un cocktail ou à un barbecue. Mais où sont tous ceux qu'il aimait vraiment autrefois ? Ici, rien ni personne pour lui rappeler son enfance. Personne avec qui évoquer les quatre cents coups de l'adolescence, les premiers émois, les fêtes universitaires, ou les rêves d'un futur à bâtir. La vraie complicité lui est devenue étrangère. Et il ne peut s'en prendre qu'à lui-même s'il est devenu lisse et inaccessible. Diplôme en poche, il a jugé son boulot et son existence de citoyen comme un parfait accomplissement.

Un appartement dans le quartier huppé de Kerrisdale, une Corvette rutilante, ce sloop à portée de main et dont il profite si peu, il ne lui manque rien. Sauf à comprendre le sens de cette aisance financière. Chaque matin, il se lève avec le sentiment d'étouffer, comme si son corps s'était vidé de son oxygène au cours de la nuit. Comme s'il espérait quelque chose d'impossible à définir. Quelque chose d'insatisfaisant et qui l'éloigne de ses rêves, de la vraie vie, de lui-même

Il n'entend pas les coups discrets frappés à sa porte et sursaute en découvrant sa secrétaire devant lui, munie d'une épaisse enveloppe brune.

Prologue

Agacé, il tend la main avec l'idée d'expédier le courrier sur le dessus de la pile, quand son regard tombe sur les coordonnées de l'expéditeur : Father Robert Le Meur, Our Lady of Grace Mission, Tuktoyaktuk, Northwest Territories. Elles lui font l'effet d'une décharge électrique. Sa morosité s'envole aussitôt. Il décachette l'enveloppe avec la fébrilité d'un enfant déballant ses cadeaux de Noël. Une lettre manuscrite en tombe, ainsi qu'un tas de feuillets réunis par un lacet de cuir. Une odeur puissante s'en dégage qui lui procure une émotion indicible. Ce parfum âcre et musqué, il le reconnaît entre mille.

Et, à la lecture des premiers mots, il éprouve comme une joie primitive.

Father Robert le Meur,
Our Lady of Grace, Tuktoyaktuk,
Northwest Territories

Lundi 8 juillet 1985,

Cher Angus,

Cette lettre ainsi que les documents qui l'accompagnent te surprendront. Crois-moi, j'ai hésité avant de te les envoyer. Mais, ne sachant pas vers qui d'autre me tourner, j'ai pensé que tu serais la seule personne capable de comprendre ma démarche. J'espère que tu m'excuseras de t'importuner de la sorte, je m'étais promis de ne

L'homme qui parle juste

jamais le faire. Mais, vois-tu, parfois il faut accepter de suivre son instinct et le mien me dicte, maintenant, de venir vers toi.

Comme tu peux l'imaginer, je suis devenu un vieil homme. J'arrive à un âge où l'on peut contempler son existence et le monde qui a été, sans nostalgie ni amertume excessives. Le temps m'est compté. Je sens mes forces me quitter. Je le perçois dans chacun de mes gestes, chacune de mes respirations. Il faut dire que toutes ces années passées en Arctique ont compté double. C'était le prix à payer, je suppose. Mais je ne suis pas homme à me perdre dans les regrets. Je n'ai pas à me plaindre de l'existence que j'ai menée et n'ai aucune appréhension si je devais partir bientôt. Ce ne sera pas à moi d'en décider de toute façon et, quoi qu'il arrive, je crois avoir tiré le meilleur parti des cartes qui m'avaient été distribuées dès le départ. À bien des égards, j'ai mené exactement la vie que j'avais toujours voulue.

La maladie est là qui me ronge et me laisse de moins en moins de répit. Mes poumons me font souffrir, mon souffle est court, mon pas mal assuré et la moindre tâche me semble fastidieuse. En suspens au-dessus de ma tête, cette épée de Damoclès me rappelle que tout a une fin. Avant de disparaître paisiblement au bout du chemin, j'aimerais avoir le temps de mettre le point final

Prologue

à mes Mémoires. Depuis que je m'y suis attelé, il y a quelques mois déjà, ils accaparent mes journées oisives et mes longues nuits désœuvrées. De toute façon, le sommeil ne veut plus de moi.

Pas un bruit au-dehors. Mes pensées se font alors plus pénétrantes. Elles rebondissent contre les murs de la mission et me donnent l'étrange sentiment, comme une nécessité soudaine, de devoir noircir des pages. Le clavier de cette bonne vieille Remington me guide au gré des souvenirs. Son clic-clac me procure un bien-être évident, pareil à un métronome qui rythmerait les battements désordonnés de mon cœur.

Je n'imaginai pas trouver en moi une telle énergie. Peut-être l'imminence de mon départ me pousse-t-elle à vouloir laisser une trace de mon passage ici-bas ? Moi qui n'ai jamais ressenti ce besoin d'immortalité, c'est un comble ! Ou peut-être l'idée a-t-elle surgi grâce à ce journal de bord retrouvé au fond d'un tiroir et dont j'avais oublié l'existence ? Ses pages jaunies et toutes écornées sont comme moi, elles n'ont pas résisté à l'usure du temps. Tu le constateras par toi-même, puisque je le joins à cette lettre. Ce journal est l'original. S'il te plaît, prends-en le plus grand soin.

Je suis tombé dessus, par hasard, alors que je mettais un peu d'ordre dans mes boîtes en carton. Tout à coup, une foule d'images m'est

L'homme qui parle juste

revenue en mémoire, parfois confuses, parfois très distinctes. La traversée de l'Atlantique. Le débarquement à New York. Cet incroyable voyage à bord du remorqueur *Sant'Anna*. Mon arrivée à Tuktoyaktuk. Mon premier hiver à Paulatuk, tout y est... Des jours heureux et d'autres moins fortunés ! Je n'avais pas pris la mesure du chemin parcouru. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? ! J'ai redécouvert au fil des pages mes premières impressions de l'Arctique, cette confiance, ou peut-être un sentiment d'invulnérabilité, qui me collait à la peau. Cette flamme semblait ne devoir jamais s'éteindre et elle se mêlait à la volonté farouche de découvrir un univers singulier. Je fuyais le monde civilisé. Je voulais nourrir mon âme sauvage.

Dire que, en ce temps-là, je me croyais libre de mes choix ! La jeunesse ne doute de rien ! À présent, je vois clairement les erreurs commises, les maladresses dont je me suis rendu coupable. Mais j'y ai cru... Dieu, que j'y ai cru ! Et je me suis battu, avec des moyens souvent rudimentaires, pour cette communauté inuite en crise. Je l'ai vue passer en un clin d'œil d'un isolement total à l'ère des communications. Je me suis battu pour qu'une poignée d'hommes et de femmes, projetés dans un monde qu'ils ne comprenaient pas, puissent se tourner vers l'avenir sans renier leur passé. Pour qu'ils trouvent un

Prologue

écho à leurs revendications. Et, si je le pouvais, je me battrais encore avec le même acharnement ! Parce que rien n'est jamais acquis. Face à la complexité du monde, face à l'incertitude de l'avenir de l'Arctique, l'action est la seule forme d'espoir.

Je ne m'attarde pas plus longtemps, je ne voudrais pas abuser de ton temps. Il est si précieux, j'imagine. Est-ce que tes activités te laisseront le temps de lire ces pages ? Elles évoquent, certes, une époque révolue, mais toi, Angus, tu sauras les comprendre et en faire bon usage. Désormais, elles t'appartiennent.

Prends garde à ne pas laisser les chagrins passés dicter tes actes.

Mes pensées affectueuses t'accompagnent,

Robert Le Meur, OMI

Journal de bord – Robert Le Meur OMI

Juillet 1946 – août 1947

Aller simple pour le Grand Nord

Jusqu'à présent, le voyage s'est déroulé sans encombre. Le parcours a beau ne pas être balisé, notre capitaine connaît le fleuve Mackenzie comme sa poche. Nous cheminons à travers un dédale de canaux sinueux, de bancs de sable dangereux et de marécages non moins traîtres. Ici un arbre fendu, là une épinette efflanquée, plus loin une avancée rocheuse, une colline boisée ou une plaine onduleuse... Rien n'échappe à l'œil expert du capitaine. Et depuis le pont du remorqueur *Sant'Anna*, sur lequel je me suis embarqué à Fort Smith, je profite de cette extraordinaire navigation vers la mer de Beaufort.

À bord, rien à voir avec le rythme de vie que nous menons à terre. Nous sommes au cœur de la forêt boréale, mais chaque instant nous rapproche

L'homme qui parle juste

du cercle arctique. Le but de ce voyage. Bientôt, les arbres rétréciront pour devenir buissons, nous atteindrons la taïga, l'air sera plus frais. Puis, ce sera la toundra, battue par les vents et saturée d'eau à perte de vue. Parfois, à la faveur d'une courbe, nous distinguons des cahutes dissimulées par la végétation. Les fenêtres de guingois claquent au vent. Nous ne croisons plus âme qui vive.

Tuktoyaktuk est à quelques centaines de kilomètres plus au nord. Malgré la fatigue accumulée depuis mon départ de Bretagne, je baigne dans un état d'euphorie, une joie qui n'étaient pas imaginables. La moiteur, la promiscuité à bord, et cette odeur âcre de rouille mêlée à celle du charbon n'entament pas ma bonne humeur. Je laisse mon regard s'attarder sur cette réalité neuve, je n'ai pas la moindre idée de ce qui m'attend là-bas mais je me sens serein. Délivré du quotidien.

Deux mois se sont écoulés depuis que j'ai quitté le port du Havre.

**Premier jour à bord de l'*Oregon*,
lundi 13 mai 1946**

Mes sept compagnons de voyage et moi-même saluons la petite foule d'anonymes rassemblée sur le quai du Havre. Leurs clameurs se perdent dans le vent, dans les hurlements des sirènes qui annoncent notre départ imminent. J'ai le ventre qui se noue. Les visages de mes camarades reflètent les mêmes émotions. Nous faisons les fiers, mais nous n'en menons pas large à l'idée de quitter notre terre natale. Au fond de ma poche, mes doigts se referment sur la petite statuette de sainte Anne confiée par ma grand-mère. « Elle veillera sur toi, Robert, garde-la précieusement », m'a-t-elle murmuré à l'oreille, avant de m'étreindre de toute la puissance de ses bras secs. Deux remorqueurs nous guident vers la

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)